

... Le 14 août, deux régiments se rendant à leurs cantonnements sont passés dans les faubourgs de Toulouse en criant vive l'empereur ! Et l'incident a fouetté la colère des verdets. Une quarantaine d'entre eux, se dirigent vers la maison de Ramel ; Daussonne exige qu'on leur donne des armes, des habits, une solde ; ils n'attendent plus si on ne les satisfait pas.

Nullement intimidé par ces forbans, Ramel répond qu'il n'a aucun titre, que leurs compagnies ne sont pas reconnues par la loi...Quant à lui, chargé de les licencier, il va prendre les mesures nécessaires pour exécuter l'ordre qu'il a reçu. Cette réception décuple la fureur des verdets qui s'en vont par la ville en vociférant.

15 août 1815, Angladet va conférer avec Gaubert le tenancier de l'auberge de *La Cave* : il s'agit de commander pour le soir un repas de trente couverts. Gaubert n'est pas très chaud car les verdets lui doivent déjà beaucoup d'argent, Angladet lui promet d'obtenir pour lui une réduction d'impôts et Gaubert finit par consentir.

Ce fut un repas bien arrosé mais qui se termina de bonne heure. La bande s'arrête devant la maison de Ramel, mais celle-ci est fermée – Ramel, après avoir assisté à la procession du vœu de Louis XVIII est allé dîner chez sa maîtresse. Qu'à cela ne tienne, ils reviendront.

Pendant ce temps, deux enfants sont postés au coin de la rue ; dès qu'ils apercevront le général, ils viendront donner l'alerte aux hommes qui se sont rendu au cabaret. En hâte, les conjurés vident leur verre, prennent leurs armes. Le général entend crier derrière lui :

« Voilà le traite ! »

Ramel se fraie un passage vers sa maison, dit au factionnaire :

« Défendez-moi ! » et tire son épée.

Le factionnaire abaisse son fusil qui n'est point chargé et soudain s'effondre frappé d'un coup de baïonnette. Au même moment, une détonation retentit : un émeutier vient de décharger à bout portant son pistolet sur Ramel.

Joly, le secrétaire du général et un domestique le soutiennent, l'entraînent vers la maison et l'étendent sur un canapé du premier étage. Dehors, une rumeur monte : *Ramel a tiré sur le peuple !* Un ami de Ramel, l'inspecteur Soulhié, qui vient d'arriver, ouvre la fenêtre et tente d'apaiser la foule... A ce moment, le cabaretier avertit Soulhié que la porte va être enfoncée et qu'il ferait bien de se cacher et Soulhié se laisse emmener dans la cave. Joly et le domestique sont allés chercher du secours...Ramel est seul.

Il entend les cris de mort, les coups frappés à la porte...ne voulant pas être achevé sur place, il se traîne sur jusqu'au second étage, demande à un locataire de l'abriter, mais celui-ci referme la porte.

Avec une énergie surhumaine, sa plaie au ventre béante, Ramel monte encore un étage, implore à nouveau un locataire qui refuse de le cacher, mais lui conseille de s'évader par la lucarne du toit. Ramel tente de se hisser jusqu'à la lucarne, mais tombe épuisé la face contre terre. Sur la place des Carmes, les verdets excitent la foule.

Cependant quelques officiers dont le colonel Ricard, un chirurgien, un commissaire de police sont entrés dans la maison. Ils se mettent à la recherche du blessé et suivent les traces de sang dans l'immeuble ; mais ils ne sont pas en force ; on les refoule et la porte de la maison est assujettie avec des barres de fer. Ricard a néanmoins découvert dans le grenier Ramel gisant mais encore vivant.

« Ah ! Messieurs, leur dit-il, de grâce achevez-moi... Je suis un bon royaliste cependant. Les Toulousains le sauront trop tard. »

Bien que la blessure soit mortelle, le chirurgien veut tenter une opération et pour cela, il doit aller chercher ses instruments ; quant au colonel Ricard, il juge nécessaire d'avertir le maréchal Pérignon. Malgré la foule en effervescence, ils parviennent à l'aide d'une échelle à s'échapper par derrière la maison.

Tandis que le chirurgien pense le blessé, des détachements de troupe se rangent devant la maison, mais personne n'ose disperser l'attroupement formé

par Daussonne. Sur la place, les émeutiers ont remarqué les restes d'un arc de triomphe élevé il y a quelques temps en l'honneur du duc d'Angoulême ; ils le démolissent, reviennent avec un gros madrier et enfoncent la porte.

La bande se rue sur Ramel inerte ; Daussonne ; d'un coup de sabre, lui fait sauter un œil ; ses camarades frappent à tour de bras, au hasard, avec leurs baïonnettes, leurs sabres, enlevant des lambeaux de chair, mais sans tuer, pour faire durer le plaisir.

« Achevez-moi ! Gémit le malheureux. »

Un émeutier lui fait une balafre de plus au visage et ricane.

Le lit est rouge comme l'étal d'un boucher. Ramel a le nez à moitié tranché, l'os frontal brisé, les oreilles tailladées, des fractures aux bras ; un petit doigt qui ne tient plus que par un morceau de peau, un œil pend hors de son orbite... pourtant, il respire encore. Un émeutier veut l'achever pour de bon, mais cette fois on ose le repousser.

Onze heures sonnent. Pendant que dans les rues les verdets clament leur triomphe, les autorités daignent se montrer... Où est le maréchal Pérignon ? Le siège de la maison a duré une heure.

Ramel agonise, protégé maintenant par une garde de trente hommes. Il y a dans ce corps martyrisé une puissance de vie étonnante.

« Pardon pour ceux qui m'ont tué, murmura-t-il » Puis le délire le prend. Il a encore assez de lucidité pour donner le nom des assassins qu'il a reconnus ; un jeune prêtre courageux, l'abbé Alquié, vient lui apporter les derniers sacrements.

Ramel ne meurt que le lendemain après d'affreuses souffrances.